



Totem, tabou, refoulements

Luiz Eduardo Prado de Oliveira

Totem et tabou est une « histoire à dormir debout », dit Lacan¹. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ne puisse pas être utilisée. Encore faut-il savoir, pour cela, comment se fabrique cette histoire.

L'intertextualité est une méthode de recherche et de lecture qui rejoint certaines démarches de la psychanalyse. Elle consiste dans le repérage à l'intérieur d'un texte de la présence d'autres textes, de même que la méthode psychanalytique implique dans le repérage dans un discours de la présence d'autres discours. Texte et discours sont constitués d'un tissage permanent d'autres textes et d'autres discours. L'intertextualité, en tant que théorie, prend source dans l'école de critique littéraire russe dite « formaliste », dont le principal nom est celui de Bakhtine. Ses thèses ont été reprises par Kristeva et, plus tard, par Barthes et Riffaterre ou Genette. Mais, nous pouvons parfaitement admettre que la notion date de bien plus longtemps : Cervantès ou Shakespeare savent que, en écrivant, ils empruntent à d'autres auteurs. Avant eux, telle tragédie d'Euripide est une réponse à telle autre tragédie de Sophocle et le problème posé dans telle tragédie est un commentaire ou une réponse à un autre problème posé dans tel texte d'Aristote. L'Ancien testament se trouve en permanence à l'intérieur du Nouveau testament. Un texte ne l'est que de se situer parmi d'autres.

¹ J. Lacan (1971), *Le savoir du psychanalyste*, 1^{er} juin 1972.

L'intertextualité repère les citations qu'un texte fait à d'autres, qu'elles soient directes ou indirectes. Directes, elles sont explicites, avec une note de bas de page indiquant un auteur, un texte, une ou des villes, un éditeur, une ou des pages, un ou des traducteurs. Indirectes, elles ne comportent pas de référence précise, se contentant de nommer un auteur ou de ne rien nommer du tout. Nous pouvons repérer qu'il s'agit d'une citation car nous connaissons déjà le problème ou les concepts utilisés à partir d'autres de nos lectures, et nous pouvons le démontrer². Tout discours est constitué d'un montage de citations. Voici un passage d'une des principales contributions du 20^{ème} siècle à l'approche de la psychopathologie des patients psychotiques et cas limites : « La façon dont le patient utilise inconsciemment les guillemets en rapportant les propos de quelqu'un d'autre fournit d'abondants indices à cet égard. Ainsi, j'ai souvent remarqué que lorsqu'il rapporte les propos qu'ont lui a tenus, c'est inconsciemment lui, le patient, qui tient ces propos au thérapeute³. » Mais, bien entendu, cela n'est pas propre aux patients psychotiques, limites ou aux réactions transférentielles ? Chacun de nous, rapporte en permanence des propos entendus ou ses propres expériences. Dans ce dernier cas, il se cite à soi-même. La première mesure de la méthode intertextuelle est de simplement de décrire un texte ou un discours, aussi bien que possible. S'il s'agit d'une traduction, nous serons respectueux des commentaires du traducteur, car avant nous il a réfléchi sur le texte qu'il traduit.

Le travail que je vous expose enfin est une partie d'un plus large travail dont le but est d'établir le réseau intertextuel où se situe Freud, travail dont le principe méthodologique est l'attention générale aux citations faites par Freud, que ce soit de manière directe, quand il donne ses sources, ou de manière indirecte, quand ces sources ne sont pas nommées, ou ne le sont que partiellement⁴.

² Ma thèse doctorale a porté exactement sur ce problème de la constitution d'un texte délirant, comme celui du président Schreber, un texte parmi d'autres, au moyen du repérage de son réseau intertextuel, ce qui permet de clarifier des notions demeurées obscures pour Freud, comme celle de « meurtre d'âme ». Voir, Prado de Oliveira, « Trois études sur Schreber et la citation », *Psychanalyse à l'université*, Paris, Editions Réplique, tome 4, n° 14, mars 1979, pp. 245-282.

³ H. Searles, (1984), « Les réactions transférentielles », *Mon expérience des états limites*, Paris, Gallimard, 1994, p. 42, traduction de B. Bost.

⁴ Le positionnement d'un texte à l'intérieur d'un réseau intertextuel m'a déjà permis d'éclaircir des figures du délire de Daniel Paul Schreber qui restaient énigmatiques pour la psychanalyse, comme celles du « meurtre d'âme » et du « juif éternel ». Voir Prado

J'applique ici la méthode intertextuelle à l'établissement de la trame d'un texte bien connu, *Totem et tabou*, de Freud. Écrit en 1913, il expose quelques mythes, pour Freud centraux à trois titres, au moins : d'abord, ils correspondent à une réalité archaïque et, dans sa perspective, cette réalité détermine la réalité présente ; ensuite, ces mythes sont supposés structurer toute réalité psychique et l'approche psychanalytique des sociétés et de la culture ; enfin, ils prennent leur force de leur proximité avec un interdit majeur portant sur l'inceste.

La démarche de Freud

Les propositions auxquelles Freud aboutit, et qu'il termine en tenant comme sûres et certaines, nous le savons, sont celles de l'existence d'une horde primitive conduite par un père, le meurtre de ce père et la consommation de sa chair lors d'un repas cannibalique. Il arrive à les formuler dans le quatrième chapitre du livre en question, après avoir consacré ses trois premiers chapitres à : « L'horreur de l'inceste » ; « Le Tabou et l'ambivalence des sentiments », et à l'« Animisme, magie et toute puissance des pensées ». Une note de bas de page paraîtra au quatrième chapitre, dédié à l'étude du « Retour infantile du totémisme ». Les propos sur le totem ou sur le tabou se partagent de manière très inégale entre ces chapitres. S'il est facile de voir la relation entre l'horreur de l'inceste et le tabou, il est bien difficile de comprendre en quoi il concerne le totémisme.

Ce premier chapitre, sur l'horreur de l'inceste, est une longue revue de la littérature anthropologique sur la question. Il comporte une seule remarque originale, mais elle semble révolutionnaire : s'il y a un interdit de l'inceste, c'est qu'il doit être ardemment souhaité, aucune interdiction n'existant là où le désir n'est pas à l'œuvre. Plus tard, les chercheurs en sciences sociales écartèrent cet argument. Il se trouve que d'une manière très générale, seuls les interdits sont énoncés dans les lois, et non les choses permises. Le deuxième chapitre, sur le totem et l'ambivalence des sentiments, poursuit cette revue, en y introduisant le concept d'ambivalence, tout récemment créé par Bleuler, en 1910. Puisque

de Oliveira, *Freud et Schreber, les sources écrites du délire, entre psychose et culture*, Toulouse, Erès, 1997.

l'ambivalence des sentiments existe et que nous pouvons aimer et haïr une personne en même temps, puisque l'ambivalence est originaire, elle porte sur notre entourage d'origine. Cette proposition aussi est révolutionnaire. Le troisième chapitre reprend un thème de l'anthropologie de l'époque, qui établit l'existence de trois stades successifs de la pensée avant son aboutissement à la scientificité : l'animisme, la pensée magique et la pensée religieuse. Sur cet ensemble, ce chapitre greffe la thèse psychanalytique, observé en clinique, de la toute-puissance de la pensée enfantine et de certains névrosés. C'est ici que le cas du petit Arpad, étudié par Ferenczi, vient joindre le petit Hans, étudié par Freud. Ainsi, se confirme la thèse qui veut que l'individu reproduise dans son développement celui de l'espèce.

Les réserves émises par Freud

Freud émet les réserves suivantes au sujet de son travail :

- La première d'entre elles :

« Il n'y a pas lieu de craindre que la psychanalyse, qui a découvert en premier la surdétermination constante des actes et des formations psychiques, soit tentée de faire dériver une chose aussi compliquée que la religion d'une seule origine. ... Seule une synthèse faite à partir de différents domaines de la recherche peut décider quelle importance relative il convient d'attribuer dans la genèse de la religion au mécanisme dont nous allons traiter ici ; mais une telle tâche dépasse aussi bien les moyens que les propos du psychanalyste » (227).

Autrement dit, il n'y a aucune raison de généraliser les thèses présentes dans ce travail, ni de les prendre pour autre chose que des hypothèses issues d'une large spéculation, au sujet de laquelle néanmoins Freud précise que si « elle est assez invraisemblable, ce caractère ne fournit même pas une objection permettant de contester qu'elle ait pu s'approcher, de plus ou moins près, de la réalité qui ne se laisse reconstruire qu'avec peine » (65). Le caractère amphigourique de cette affirmation portée sans doute lorsqu'il relit son travail, recouvre à peine l'extrême fragilité de ses propres thèses reconnues par Freud quasiment en conclusion de ce travail, avant qu'il n'insiste sur la mythologie qu'il présente ;

- 2^{ème} : Il n'y a aucune raison de croire à ceux qui ont procédé au recueil de données de cette étude, puisqu'ils ne parlaient pas les langues des gens qu'ils entendaient, ou ne les parlaient que très mal. Il n'y a aucune raison non plus de croire aux sources de ces données, car ces gens là eux-mêmes ne sont pas des primitifs, mais ce qu'il en reste, de manière que les données qu'ils apportent ont été déformées par le temps (230-231).

Autrement dit : ce travail, dont la plupart des thèses ont une portée limitée, s'appuie sur des bases quasiment inexistantes. Il est néanmoins difficile de mesurer la portée de ces mises en garde de Freud. Elles témoignent sans doute d'une certaine rigueur, mais aussi d'une vue de l'esprit, ou d'une coquetterie intellectuelle, car il ne semble pas, lui-même, les prendre en considération tout au long de son travail. D'autre part, à l'époque, n'existaient ni la méthodologie, ni l'épistémologie, ni d'autres outils de recherche et de réflexion qui se développeront plus tard, de manière que la procédure employée par Freud n'est pas rare : il se dédit, tout en poursuivant ses affirmations comme si de rien n'était.

En tout cas, outre ces avertissements de Freud, qui imposeraient une grande précaution envers ses thèses, sa traductrice en français avertit également :

« Étant donné les habitudes de traduction de Freud et son usage peu rigoureux des guillemets – du point de vue contemporain -, il est parfois difficile de distinguer la citation librement traduite de la reformulation personnelle ou de la paraphrase. » (58).

Les sources de la pensée de Freud

À ces précautions, je veux ajouter d'autres, dont je montre l'importance plus loin : comme nous avons vu, *Totem et tabou* est une très longue paraphrase de textes d'anthropologues prédécesseurs de Freud ou une application de quelques thèses de la psychanalyse naissante au matériel en provenance de ces anthropologues. Ce sont des textes anthropologiques basés sur un matériel recueilli au cours du 19^{ème} siècle et dont l'élaboration commence aussi à cette époque, essentiellement par un seul auteur Frazer, cité plus de 80 fois par Freud. Une telle inflation de citations d'un même auteur donne au texte de Freud le caractère d'une longue paraphrase, dans les meilleurs des cas. Loin derrière

Frazer, vient Andrew Lang, cité une bonne dizaine de fois. D'autres anthropologues mentionnés ont été lus par Freud dans les citations qu'en donne Frazer. Ce sont des citations de seconde main faites par Freud que je n'admettrais pas aujourd'hui parmi mes étudiants. Elles élargissent encore la présence de Frazer dans le texte de Freud.

Il me semble impossible de bien lire et évaluer *Totem et Tabou* sans une lecture parallèle du *Rameau d'Or*, de Frazer⁵. Ce livre fondateur de l'anthropologie a été édité pour la première fois en 1890. Une seconde édition est parue en 1900. En 1905, Frazer publie *Les débuts de l'histoire de la royauté* et, l'année d'après, *Adonis, Attis, Osiris*. En 1910, commencent à paraître les quatre volumes de *Totémisme et exogamie* et en 1911 commencent à paraître les douze volumes de l'édition définitive du *Rameau d'Or*. Les indications bibliographiques de Freud ne correspondent pas à cet ordre, mais il est impossible d'en déduire quelque chose. Le désordre signalé par la traductrice de *Totem et tabou* s'étend encore ici, car les années des éditions autrefois n'apparaissaient pas avec précision sur les volumes édités.

Ensuite, si je signale ces points et ces précautions dans l'évaluation du texte freudien c'est en vue d'une précision. Freud présente une procédure d'écriture curieuse. Dans le premier chapitre de ce livre, il expose certains arguments comme s'ils étaient de son invention, avant de révéler quelques pages plus loin qu'en fait ils lui provenaient d'autres auteurs. Je donne un exemple : il établit des restrictions aux arguments de Frazer, sur qui pourtant il s'appuie si longuement, en affirmant que même les peuples les plus primitifs ont derrière eux une très ancienne culture, de manière qu'il est impossible de savoir ce qui est originaire ou non (75). Or, dans le dernier chapitre, nous apprenons que cet argument appartient en fait à Andrew Lang et que Frazer y avait déjà apporté des réponses, que Freud fait maintenant siennes (240). Mais, au fond, peu importe, car ce ne sont pas les arguments qui comptent et Freud l'avertit dès sa préface : même si l'hypothèse soutenue ici est assez invraisemblable, cela ne constitue « même pas une objection permettant de contester qu'elle ait pu s'approcher, de plus ou

⁵ Ceci est également vraiment d'ailleurs pour des passages essentiels de *L'Interprétation des rêves*. Les modes de travail du rêve sont des manières d'expliquer le monde indiquées par Frazer dans les mythes et légendes qu'il recueille.

moins près, de la réalité qui ne se laisse reconstruire qu'avec peine. » (65). Cet avertissement de la préface est reproduit à la fin de son livre, quand Freud explique sa méthodologie et ses citations : « ...il est tout à fait exclu de pouvoir donner au lecteur une idée de la lucidité et du caractère probant inhérents à l'exposé de l'origine. » (277). Nous ne comprenons pas les raisons de cette exclusion, qui semble plutôt un coup de force. Freud revendique pour son texte une autorité qu'il ne comporte pas et écarte la possibilité d'une lecture intelligente. C'est une procédure simple, comme la plupart des procédures violentes. Elle se répétera avec une certaine fréquence dans l'histoire de la psychanalyse, mais aussi d'autres disciplines du même ordre.

Curiosités

Le problème, pourtant, ne réside pas seulement dans cette méthode, mais aussi ailleurs. Alors que *Totem et tabou* se base presque entièrement sur Frazer. Puis, au milieu du dernier chapitre apparaissent Darwin, tout de suite après Atkinson et immédiatement Robert Smith, dans une rapidité surprenante d'exposition d'arguments. Smith s'emboîte dans Atkinson qui s'emboîte dans Darwin. C'est Darwin qui suppose que les hommes vivaient au début dans des très petites hordes, c'est Atkinson qui en déduit l'impératif de l'exogamie des jeunes, l'un et l'autre comparent les hordes des humains aux groupes des gorilles. Mais c'est Freud qui déduit que « ancêtre » veut dire « père » (274). Et c'est Robert Smith qui écrit sur le repas totémique.

La traductrice reprend ses mises en garde :

« Comme à propos de Frazer, la comparaison avec le texte original révèle qu'il est difficile de faire la part entre ce qui est citation, adaptation libre, et reformulation personnelle. » (276).

Smith suppose que lors de ce repas totémique était consommé l'animal même qui est aujourd'hui totem. Plusieurs points sont défavorables à cette hypothèse. Freud est plus ou moins attentif à certains d'entre eux :

Premièrement, il sait qu'Atkinson ne disposait que « d'une seule description d'un tel acte, datant du V^e siècle après Jésus-Christ » (276) ;

Deuxièmement, il sait aussi qu'Atkinson est le seul auteur à avoir procédé à une telle déduction, comme il sait aussi que cette déduction a été assez critiquée par tous les anthropologues de l'époque (287, note 2) ;

Troisièmement, il sait encore qu'Atkinson élargi sa déduction de manière infondée, en l'étendant aux « troupeaux de bovins et de chevaux sauvages », où l'aboutissement est toujours le même, à savoir la « mise à mort de l'animal-père » (290-291, note 1) ;

Ni les critiques ni un soupçon de délire qui étend aux chevaux et aux bovins la réalité humaine fantasmée n'entament en rien la forte impression faite sur Freud de telles hypothèses (287, note 2). Freud sait, mais il fait comme si de rien n'était. Son raisonnement est même plus audacieux.

D'abord : « D'autres remarques de Frazer vont cependant plus loin. Je les cite ici intégralement parce qu'elles rejoignent, quand au fond, les arguments que j'ai développés dans mon essai sur le tabou » (261). Ce ne sont pas les arguments de Freud qui se fondent sur les arguments de Frazer, qui précèdent les siens d'une vingtaine d'années. Au contraire, vingt ans plus tôt les arguments de Frazer avaient déjà rejoint ce que Freud fera vingt ans plus tard. Il en va de même pour l'utilisation faite par Freud d'Atkinson.

Ensuite, son dernier argument : « Qu'on veuille bien considérer comme une réserve exigée par la nature du sujet l'imprécision des éléments donnés dans les développements ci-dessus, de même que les raccourcis chronologiques et leur resserrement. *Il serait aussi insensé de prétendre à l'exactitude dans ces matières qu'il serait injuste d'exiger des certitudes.* » (290-291). Freud attire l'attention sur cette dernière phrase : elle doit s'appliquer aussi à l'ensemble des constructions théoriques exposées auparavant (288-289, note 1). Mais, elle constitue difficilement un argument, étant plutôt une déclaration générale de principes.

Une théorie refoule une autre

C'est dans ce contexte théorique et de déploiement de ressources stylistiques particulières, qui vise à convaincre le lecteur de la réalité du meurtre du père et

de sa consommation cannibalique, qu'apparaît la note de bas de page. Elle vient s'ajouter au texte suivant :

« C'est, me semble-t-il, une grande surprise que ces problèmes relatifs à la vie psychique des peuples devraient pouvoir également recevoir une solution à partir d'un seul point concret comme l'est le rapport au père. »

Deux notes de bas de page s'ensuivent rapidement, dont seule la première intéresse mon propos actuel. « Le complexe paternel... » Note de Freud, qui se corrige : « Ou mieux parental. » (312)

Ces trois mots changent radicalement l'ensemble de la construction théorique. Le mot « père » vient refouler le mot « parents ». Ainsi, dans un premier temps, la théorie s'élargit : il se peut que, parallèlement au meurtre du père et de sa consommation cannibalique, s'inscrive aussi dans la constitution du totem et du tabou, le meurtre de la mère et sa consommation. D'ailleurs, aucun totem n'existe qui représente un seul animal. Le totem représente toujours des groupes d'animaux ou, selon l'analogie freudienne, basée sur les raisonnements de rarissimes anthropologues, le totem représente les ancêtres, dans leur caractère indivis. La mère est effectivement notre première nourriture ou celle qui l'a fourni, extraite de son corps. Freud n'y est pas insensible. Il procède par rapprochements : « l'hérédité maternelle est plus ancienne que l'hérédité paternelle » (78, note 1) et l'interdit est avant tout dressé contre le fils ; le complexe nucléaire des névroses s'adresse aux parents (96 et 166) ; beaucoup de peuples primitifs ne reconnaissent d'autre filiation que par rapport à la mère et même « l'identité entre un homme et son totem serait vraiment fondée par la croyance de la mère ». « Aussi le totémisme est-il une création de l'esprit non pas masculin mais féminin. » (248, 252-253). Même si Freud discute Frazer sur ce point, sa discussion n'est pas conclusive. Et s'il change son attention de la mère vers le père, c'est après avoir insisté sur le rôle fondateur de la haine envers la mère (271).

Nous avons donc deux strates de refoulement. Dans le premier, le mot « père » vient refouler le mot « parents ». Dans le deuxième, le mot « parents » refoule le mot « mère ». Mais il y a encore plus. Freud semble procéder à une lecture très sélective de Frazer, car dès 1908 le deuxième tome du *Rameau d'Or* est publié.

Il porte comme sous-titre « Les meurtres rituels ». Une large place y est faite aux meurtres d'enfants et, d'une manière générale, à la destruction des prémices des récoltes. Ainsi, il n'y a aucune exclusivité ni aucune prépondérance du meurtre du père dans la vie fantasmatique. Nous pouvons même nous rappeler que le premier meurtre commis dans la Bible est le fait d'un frère sur un autre frère, Caïn et Abel, et que le premier sacrifice doit être celui qu'un père aurait réalisé en tuant son fils. Nous abordons ici d'autres mots refoulés par Freud dans sa théorie : les noms propres d'Abraham et d'Isaacs. Refoulement accompagné de celui des travaux et des recherches de ses devanciers en psychanalyse. Mais, c'est une autre histoire⁶.

Entre-temps, la position méthodologique et épistémologique de Freud au sujet de la psychanalyse a changé. Entre le moment où il rédigeait sa première mise en garde au sujet des limites de la psychanalyse, mise en garde exposée au moment même où il aborde son sujet, mentionnée au début du présent article, et le moment où il avance ses nouvelles thèses audacieuses, un glissement s'est produit :

« Ayant l'habitude des malentendus, je ne crois pas superflu de souligner expressément que les explications proposées ici n'ont nullement oublié la nature complexe des phénomènes qu'il s'agit de déduire et qu'elles prétendent seulement ajouter aux origines – déjà connues ou encore inconnues – de la religion, de la morale et de la société un nouveau facteur que révèle la prise en compte des exigences de la psychanalyse. Je dois laisser à d'autres le soin d'opérer la synthèse qui fournira une explication d'ensemble. Mais, dans le cas présent, il ressort de la nature de cette contribution nouvelle que le rôle qu'elle sera amenée à jouer dans une telle synthèse ne pourrait être que le rôle principal même s'il faut sans doute que de grandes résistances affectives soient surmontées avant qu'on ne lui reconnaisse cette portée. » (312-313)

Ceci est la deuxième note de bas de page parmi les deux que j'ai mentionné. « Père » refoule « parents » qui refoule « mère » qui supprime « enfants ».

⁶ À ce sujet, voir « Ancêtres et étrangers », dans mon livre *Les pires ennemis de la psychanalyse : contribution à l'histoire de la critique interne*, Montréal, Liber, 2009, pp. 170-171.

Maintenant, il s'agit de la prétention à la certitude qui refoule, d'une part, l'hésitation et, d'autre part, les précautions méthodologiques et épistémologiques. Ainsi, les thèses restrictives au sujet du meurtre du père dans l'écriture de *Totem et tabou* sont difficilement recevables en psychanalyse. Si la psychanalyse soutient une approche métapsychologique de ses objets, c'est-à-dire, une approche qui prenne en considération leurs aspects topiques, dynamiques et économiques, considérés dans leur surdétermination. Une fois établi que les pulsions n'ont pas d'objet, aucun objet prédéterminé ne peut être assigné aux pulsions agressives ou meurtrières, ni leur source ne peut être unique. Au contraire, leur provenance est variable et elles sont disséminées. La clinique exige la prise en considération de fantasmes de meurtre de la mère, de meurtre d'enfants et de meurtres dans la fratrie, parallèlement à celui du meurtre du père. Une évidence s'impose de la mère en tant que premier objet de pulsions de dévoration. L'évidence s'impose aussi du surgissement de la rivalité dans la fratrie.

Premiers accueils

Freud mentionne *Totem et tabou* dans une lettre à Ferenczi en date du de la mi-août 1911, puis à nouveau le 13 novembre. À la fin de ce mois, Freud considère son travail une « cochonnerie » et se plaint de devoir faire des recherches au lieu de se baser sur sa seule intuition. Les recherches, pour lui, sont un pis aller par rapport à son « intuition ». Début février de l'année suivante, il annonce à Ferenczi son intention d'utiliser son observation du cas clinique d'un petit garçon, Arpad, dans son texte. Cette même année 1912, Freud publie le premier chapitre de *Totem et tabou* comme un article, auquel viendront s'ajouter les autres. Le 8 août, il écrit à Ferenczi que le livre de Robertson Smith sur *La religion des sémites*, pourtant de 1889, a confirmé ses hypothèses de 1912. Freud obéit à une logique curieuse de renversement de l'ordre temporel. Ou bien veut-il dire que sa lecture de Smith n'a fait que confirmer ce qu'il savait déjà ? Quatre jours plus tard, il revient encore à ce mode de pensée : c'est la psychanalyse qui permet de reconnaître la horde du père et le clan des frères, qui ne sont plus dès lors des hypothèses inaugurées par Darwin et élaborées par d'autres étudiants avant d'arriver à lui. En octobre, il est « furieux contre Wundt » du fait de devoir

le lire pour ses recherches. En décembre, Freud se plaint d'un patient qui ne peut s'empêcher de lui rappeler qu'un de ses oncles ou un de ses frères a été exécuté pour cambriolage et meurtre : il en confirmerait ses thèses de *Totem et tabou*. Ce que Freud éprouve à l'égard de Jung s'étend à ses patients. En mai 1913, Freud considère, auprès de Ferenczi, qu'il s'agirait là de son « plus grand », son « meilleur » et « peut-être son dernier bon travail ». Depuis *L'Interprétation des rêves*, il n'aurait rien écrit avec une telle conviction. Il serait intéressant de faire une histoire des épithètes que Freud accole à ses textes. Elles sont souvent impressionnantes et dramatiques. Ferenczi, en conséquence, se laisse impressionner et dramatiser. Il attend ce travail avec une « grande impatience. » Freud termine sa rédaction le 12 mai 1913, alors qu'il souffre d'une crise de migraine assez spectaculaire et qu'il reçoit le jour même la visite de son frère d'Angleterre, âgé de 80 ans, visite certainement prévue et préparée de longue date. La fin du travail laisse Freud léger et heureux. Un mois après sa conclusion, il l'envoie à Ferenczi. Moins d'une semaine après, il entrevoit déjà des corrections à y apporter. Il attend les remarques de Ferenczi et Jones. Ferenczi comprend qu'il attend qu'il fasse des corrections, mais tout cela lui semble très nouveau, à lui. En juin, Ferenczi déclare avoir été profondément impressionné par ce travail, duquel il propose même une interprétation psychanalytique : avec ce travail, Freud a vraiment « tué le père » et son livre constitue un « repas totémique ». Ferenczi est fermement convaincu qu'il s'agit là du « point nodal de l'histoire de la civilisation humaine. » Il remarque néanmoins des contradictions dans le texte de Freud, concernant notamment les déclarations méthodologiques et épistémologiques sur la place que la psychanalyse occupe dans l'explication de la religion au début et à la fin du travail : alors que Freud la prétendait comme une contribution, elle est devenue la principale, voire la seule explication admise. Freud reconnaît ses contradictions et la justesse des remarques de Ferenczi. Mais il n'est pas disposé à changer son texte, autrement qu'au moyen de modifications mineures, de manière à lui donner un peu plus de cohérence. Mais il n'en fait rien. Ce qui est une manière de disqualifier les remarques de Ferenczi.

Parallèlement à sa correspondance avec Ferenczi, Freud échange aussi avec Jones. À travers leur correspondance, il apparaît que Freud en discutait aussi

avec Rank et sans doute Sachs. Le 23 février, précisément, il en fait une conférence privée à Lou-Andréa Salomé. Jones lui envoie des livres et des articles d'Angleterre. Le 15 mars 1912, Jones communique son impatience de lire le travail de Freud, car le totémisme l'intéresse particulièrement, « ...peut-être parce qu'il est un sujet si foncièrement anglais et que l'essentiel du travail a été fait par des Anglais. C'est le malheureux Frazer qui sera surpris, après avoir annoncé qu'au "terme de vingt ans de recherche sur le sujet, (ses) sondes ont enfin atteint le fond..." ». Il s'agit sans doute d'un malentendu de la part de Jones, à ceci près qu'il est attentif au fait que Freud puise si largement dans l'œuvre d'auteurs anglais et qu'il le fait savoir. Le 1^{er} août 1912, Freud écrit à Jones une lettre célèbre pour l'histoire de la psychanalyse⁷. Outre l'aveu de ses rêves de paladins moyenâgeux qui protégeraient la psychanalyse de ses ennemis, Freud développe quelques unes de ses thèses pour répondre aux critiques de Jones. D'abord, au sujet du refoulement : « Toute barrière *interne* de refoulement est le résultat historique d'un obstacle *externe*. En conséquence, l'intériorisation des résistances (représente) l'histoire de l'espèce humaine telle qu'elle est déposée dans ses actuelles tendances innées au refoulement. » Pas de différence entre monde externe et monde interne, ou, en tout cas, pas d'autres différences que celles impliquées dans le processus d'intériorisation. Ensuite, au sujet du matriarcat qui précède le patriarcat. « Je sais également l'obstacle ou la complication qu'introduit la question du matriarcat et n'y ai pas encore trouvé de solution. Mais j'espère que la question sera élucidée. Elle ne sera pas traitée dans l'article sur le tabou dont l'intention est fort limitée. » La question du matriarcat, en revanche, ne trouve pas de solution et sera complètement refoulée, par Freud et par une bonne partie du mouvement psychanalytique.

Jones continue à approvisionner Freud de livres en langue anglaise sur les questions traitées. Le 9 avril 1913, « l'intention fort limitée » de *Totem et tabou* devient « l'entreprise la plus audacieuse » dans laquelle Freud se soit jamais aventuré. « Sur la religion, la société, l'éthique et *quibusdam aliis*. Dieu me vienne en aide ! » De lettre en lettre, la tension monte entre les trois hommes. Ferenczi et Jones lisent le travail encore sur épreuves. Le 11 juin de la même

⁷ J'ai commenté toutes les implications institutionnelles de cette lettre dans *Les pires ennemis de la psychanalyse*, Montréal, Liber, 2009.

année, Jones écrit : « Frazer fait des observations intelligentes, n'est-ce pas ? Je me demande comment vous arrivez à condenser de manière aussi claire et percutante une discussion aussi immense. L'intrigue commence à s'étoffer à la fin de la dernière feuille et le prochain lot est attendu avec une grande impatience. » La question de Jones peut aussi être lue comme l'expression d'un scepticisme discret au sujet de l'entreprise freudienne. En effet, les recherches de Frazer comportent quatre volumes importants, où le meurtre des enfants occupe un rôle aussi important que d'autres meurtres rituels.

Le 20 juin 1913, Freud lui sollicite remarques et critiques, car il ne se sent pas plus sûr de lui à la fin de son texte qu'il ne l'était au début, mais il émet des réserves : il ne pourra pas consentir à des « modifications de grande ampleur, car il faut en finir. » Cinq jours plus tard, le 25, soit deux jours après les remarques critiques de Ferenczi, Jones écrit à Freud une lettre de la même teneur, que nous pouvons considérer comme l'une des lettres les plus importantes de leur correspondance, mais aussi comme l'accueil le plus rigoureux et généreux jamais fait à *Totem et tabou*, en ceci que cette lettre pointe tous les problèmes du texte, en faisant des suggestions constructives à Freud. Je cite la totalité de cette lettre :

« Je me sens un devoir particulier de vous faire part d'une opinion sur votre tout dernier travail, car je suis probablement la seule personne, à part vous, qui soit familière des deux sujets, la littérature sur le totémisme et le tabou d'un côté, la psychanalyse de l'autre ; le Robertson Smith est le seul livre que vous citiez que je n'ai pas lu ; assurément, une exception importante. ».

Jones se pose comme seul interlocuteur de Freud pour ce texte. Et il ne laisse pas d'émettre une réserve sur l'utilisation du « Robertson Smith ». Il poursuit avec les éloges habituels :

« Et bien, je suis calmement et absolument certain que votre théorie est parfaitement juste et qu'elle résistera à toutes les épreuves auxquelles le temps la soumettra. Quant à ce que peut être l'impression générale immédiate, c'est une autre affaire sur laquelle je n'ai aucune idée, et il est bien possible que mes inclinations personnelles en direction de la théorie expliquent grandement la facilité de mon assentiment; depuis des années,

je suis convaincu que la situation œdipienne trouve son origine dans des conflits réels entre les prétentions des fils et la jalousie du père, ceux-ci étant ensuite convertis en conflits intérieurs, et que nous avons ici le problème central du développement de la civilisation (cf. la dernière phrase de mon essai sur Hamlet). Cela étant, je ne vois d'autre solution possible aux problèmes du totémisme que celle que vous avancez. »

Aux éloges s'ajoutent pourtant des nuances : tout cela dépend d'inclinaisons personnelles ; ce n'est pas seulement le fils qui porte des sentiments agressifs à l'égard du père, mais celui-ci est aussi jaloux : à preuve, lui-même, Jones, a déjà écrit sur Hamlet. Freud manque aussi de distance par rapport à sa propre théorie. C'est une théorie empreinte de subjectivité. Et Jones se fait analyste de Freud :

« J'ai le sentiment de devoir exprimer l'idée suivante qui s'impose à moi, à savoir que votre appréciation de la valeur et de la justesse de la théorie est affectée par le fait que vous en êtes l'auteur – bien plus que ce n'est généralement le cas dans votre travail –, ce qui laisse penser que celui-ci a pour vous une signification personnelle inhabituelle. À mes yeux, la situation extérieure n'explique pas complètement votre attitude ou votre sentiment. Par exemple, est-il impossible que votre doute et votre confiance amoindrie soient nés, en partie, en réaction à ce qui a été peut-être une surestimation de la hardiesse et de la dangereuse innovation de la théorie (dont témoigne le sentiment de triomphe initial de vos lettres précédentes) ? Car, pour parler très franchement, je ne trouve pas la nouvelle théorie si terriblement déroutante pour qui est familier de votre précédent travail. Quand on prend les conclusions de Frazer, de R. Smith et d'Atkinson, et qu'on les féconde avec la *Traumdeutung*, quelle autre conclusion en tirer, si ce n'est celle que vous avez précisément énoncée ? Ce qui est principalement nouveau *maintenant*, c'est la manière éclairante dont vous avez lié ensemble tous les divers aspects du problème pour en faire un tout parfait. (Je fais allusion, bien entendu, à la théorie centrale, non aux nombreuses autres idées à l'œuvre.) Que le fils désire tuer son père et épouser sa mère, vous l'avez montré il y a treize ans; mais tandis que Jung dévalue cette découverte en qualifiant son désir de “purement symbolique”, vous allez au contraire souligner que c'est une redoutable

réalité. Probablement ce progrès de votre part indique-t-il un pas en avant personnel de plus dans la conviction encore plus absolue de la vérité sans réserve de la découverte (*wahr; aber so wahr!*). D'où l'impression que fait sur vous le présent travail. Tel est en tout état de cause mon avis ; et s'il y a quelque vérité en elle, je crois sincèrement que vous n'édulcorerez pas ce que vous avez écrit, mais maintiendrez chaque mot. Vous avez choisi le rôle de Mithra et vous devez le tenir avec son courage, ainsi que vous l'avez toujours fait. Comme je me suis réjoui, par exemple, de lire le passage, si caractéristique de votre manière, où vous dites que si le nouveau facteur que vous ajoutez est vrai, alors ce n'est pas simplement un nouveau facteur, mais nécessairement *le* facteur central ! »

La comparaison de Freud avec Mithra est centrale dans l'argumentation de Jones : Freud n'est pas le père, mais l'aîné des frères. *Wahr, aber so wahr* : « mais, bien évidemment !!! » Puisque on l'a toujours su ! C'est l'évidence même : il n'y a aucune réelle découverte là-dedans : si on lit la littérature anthropologique en y cherchant la confirmation du complexe d'Œdipe, on la trouvera, bien évidemment ! Jones précise que son appréciation se réfère exclusivement à la « théorie centrale » du texte de Freud : elle ne s'applique pas aux « nombreuses autres idées » qui y figurent. Il traite maintenant, minutieusement, de certains d'entre eux.

« J'en viens maintenant à quelques détails, qui sont tous insignifiants, mais que vous prendrez peut-être la peine de considérer parce que vous avez été assez bon pour me demander les observations qui me sont venues. Je les ai également soumises à Ferenczi avant de les coucher par écrit.

« (1). *Fahne* 15. Première ligne de la seconde note en bas de page. Le mot “*ungeheuerliche Annahme*” est peut-être assez fort ? Si vous l'avez employé à dessein, sans considération du lecteur, ne pourrait-on en atténuer l'effet en indiquant la fréquence du meurtre réel du père, ou les meurtres réguliers du prêtre et du roi dans le *Rameau d'or* (Frazer, Rank) ? »

Jones vient d'annoncer que Freud ne doit rien changer et maintenir chaque mot. Freud satisfait quelque peu ce souci, tout en réaffirmant son point de vue : l'« hypothèse monstrueuse » devient « en apparence monstrueuse ».

« (2). F. 16, fin du second paragraphe. Le lien de la situation avec l'institution du droit de la mère. On voit bien ce que vous voulez dire, mais c'est indiqué si brièvement que Ferenczi et moi-même avons dû tous deux nous donner un instant de réflexion. Ne pourrait-on ajouter une phrase d'explication? »

Freud ajoute quelques lignes au sujet de l'institution du matriarcat, mais il est loin d'aller dans le même sens que Jones ou Ferenczi. Chacun d'entre eux reprendra le thème de l'importance primordiale de la mère.

« (3) F. 19. Premier paragraphe. Que les victimes humaines représentent des dieux. Ne vaudrait-il pas la peine d'en donner quelques exemples, car c'est un maillon important de l'argumentation ? Vous devez en connaître maints exemples. Je me souviens que dans la *Conquest of Mexico* de Prescott, l'auteur raconte comment, au temps de Cortés, les Mexicains traitaient leurs victimes avec les plus grands honneurs et la plus extrême déférence, quasiment comme des dieux, pendant un an et un jour, puis les sacrifiaient. »

Jones connaît tous les exemples dont dispose Freud, car ils proviennent invariablement de Frazer. Il lui apporte un exemple supplémentaire, celui des Mexicains.

« (4). F. 20. La principale observation. Vous décrivez le héros de la tragédie comme l'*Urvater*, lequel est tué par le *Bruderclan* du chœur (à l'origine). Je soupçonne que c'est parfaitement vrai dans certaines tragédies, mais que dans d'autres il représente le fils qui se tue (se précipite vers [lui-même] son malheur malgré les avertissements), pour se punir de sa rébellion contre l'autorité (ce que vous signalez dans le paragraphe précédent), en tant que *Selbstopfer* [sacrifice de soi] qui devient ainsi le Dieu-père (ce que confirme la renaissance des tragédies au Moyen Age à travers les Pièces de la Passion), et que le plus souvent il représente une *Verdichtung* du père et du fils. Ceci découle de votre

autre analyse, mais peut-être vaut-il la peine de le dire expressément pour éviter tout malentendu, si bien sûr vous en êtes d'accord. »

De même que Freud en tant que Mithra n'était pas le père, mais le frère aîné, Jones considère le héros comme une condensation du père et du fils. Freud ne retient aucunement cette suggestion.

« (5). F. 21. La continuité de la tradition, surtout lorsqu'il n'y avait pas de père tyrannique présent. J'imagine qu'on pourrait défendre davantage la théorie contre cette objection possible, de la façon suivante : Il est peu probable que les frères soient devenus plus tard des pères modèles, pas plus que Napoléon n'est devenu un souverain tolérant après qu'il eut libéré le pays de l'oppression. Il est vrai qu'il n'y eut probablement pas un seul homme fort pour conduire [*drive out*] la jeune génération (bien que ce fût sans doute parfois le cas), mais reste que tous les hommes adultes ont dû représenter des *Images* de père méchant pour le jeune garçon, exactement comme aujourd'hui, pour la bonne raison qu'ils ont nécessairement perturbé sa relation avec sa mère ou avec les femmes plus âgées en général, ne serait-ce que par leur seule présence. Sa compréhension des puissants sentiments œdipiens de ses aînés (les frères) a donc dû renforcer un sentiment, une attitude, qui était déjà là, et qui est universelle en toutes circonstances. Somme toute, vous avez été obligé, dans votre exposé, d'imaginer un cas schématique élémentaire, tandis que dans les faits les choses ont dû être fort compliquées ; meurtres répétés, combat fraternel, communautés vivant à proximité les unes des autres à différents stades de la situation, etc. »

Jones signale que la théorie de Freud simplifie une réalité bien plus complexe. Il n'y avait pas d'unité du père, mais multiplicité *des pères*, non pas une *imago*, mais des *images*. Tous les hommes d'une même classe d'âges apparaissent comme autant d'*images* du père. Jones est conscient des risques qu'il prend auprès de Freud. Stekel l'a déjà averti : Freud ne supporte pas d'être contredit. Ainsi, il termine sa lettre en cherchant à les atténuer.

« C'est tout, et maintenant je tiens à dire quel plaisir ce fut de lire l'essai entier, tant pour le magnifique exposé que pour les pierres précieuses que l'on y trouve constamment.

« Vous aurez remarqué que dans cette lettre je me suis risqué pour la première fois à tenir pour acquis que vous êtes un être humain avec des réactions humaines, et à écrire ouvertement et franchement, comme d'homme à homme. Mon analyse me donne plus d'autonomie (*self-dependence*) et de liberté en réduisant encore ce qui subsistait en moi de complexe du père, et je crois que vous vous en félicitez autant que moi. Mieux vaut avoir une attitude naturelle, et donc permanente, de respect et d'admiration qu'une espèce de vénération qui ne va pas sans dangers d'ambivalence. »

Tout se trouve dans cette lettre. Dans sa prochaine lettre à Freud, en date du 8 juillet 1913, il lui fait part de la poursuite de son analyse avec Ferenczi, il reconnaît ses propres excentricités et ses sauts d'humeur, qu'il analyse toujours plus profondément. Si jamais Freud lui en a voulu, il peut être rassuré. Au cours de l'analyse, Jones et Ferenczi discutent longuement de questions scientifiques. Ils se comprennent fort bien.

Pour fêter l'achèvement de *Totem et tabou*, « le 30 juin 1913, écrit Jones, nous célébrâmes l'événement en offrant à Freud (au) Konstantinhügel, au Prater, un dîner que nous qualifiâmes de repas totémique. Loe Kann lui offrit une figurine égyptienne dont il fit son totem »⁸. À signaler que Loe Kann est la compagne de Jones, qu'elle est en analyse avec Freud et que leur correspondance porte régulièrement sur l'évolution de cette analyse, en même temps qu'ils discutent de *Totem et tabou*.

Accueils (suite)

Après ces premiers accueils, d'autres s'en sont suivis, d'importance diverse. Dès 1930, une tendance apparaît d'isoler un aspect de *Totem et tabou* et d'en tirer les conséquences. En fait, McDougall avait déjà signalé que *Totem et tabou* n'avait pas été apprécié en fonction de ses thèses, mais en fonction de la pratique

⁸ E. Jones, (1955), *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, II (1901-1919), Paris, Puf, 1972, traduction d'A. Bernman, p. 378.

clinique de Freud et de la « bande » de freudiens, selon son propre mot. En 1930, le texte de Freud est apprécié du fait que pour la première fois les manifestations culturelles et sociales de l'ambivalence ont été soulignées⁹. Aucun autre aspect du texte n'est pris en considération. Un article de Jones des années 50 reste très en deçà de la longue lettre mentionnée¹⁰. En 1988, un livre apporte un matériel précieux à l'étude de l'histoire de la psychanalyse, où s'inscrit *Totem et tabou*. Il reprend un échantillon important des textes des comptes-rendus des écrits de Freud entre 1893 et 1939, où nous retrouvons celui de Stekel, de 1912, de Furtmüller, de 1914, d'Alanson White et de Hackett, de 1918, de McDougall et, enfin de Kroeber, de 1920¹¹. Cela permet d'étudier précisément les critiques qui ont été faites, l'accueil inconditionnel ou le rejet. Bien entendu, cette étude nuance les allégations de Freud, qui n'a jamais été victime d'attaques réglées, de détracteurs ou de malveillance. Au contraire. Si la majorité des psychiatres sont en général très critiques à son égard jusqu'à 1920 environ, certains l'ont toujours soutenu et aucun n'a jamais interdit ses publications. D'ailleurs, comment auraient-ils pu le faire ? Les meilleurs exemples de cette situation sont sans doute Bleuler et Ziehen, même si Freud s'éprouve et se déclare rejeté, martyrisé et persécuté. Avec Kraepelin, Ziehen et Bleuler sont les plus grands noms de la psychiatrie de langue allemande à la fin du 19^{ème} et début du 20^{ème} siècle. Ziehen a publié Freud, même s'il n'était pas favorable à ses thèses, et Bleuler l'a soutenu, jusqu'à la création de l'Association psychanalytique internationale. Les attitudes possibles devant un livre sont en nombre restreint : comme devant tout phénomène, on peut être favorable, défavorable, neutre ou un mélange quelconque de ces trois possibilités. C'est exactement ce qui s'est passé avec les œuvres de Freud, y compris *Totem et tabou*.

⁹ M. Mead Mead, (1930), "An Ethnologist's Footnote to "Totem and Taboo", *Psychoanalytic Review*, 17: 297-304.

¹⁰ E. Jones, (1956), "The Inception of 'Totem and Taboo", *International Journal of Psycho-Analysis*, 37: 34-35.

¹¹ N. Kiell, *Freud Without Hinsight: Reviews of His Work (1893-1939), With Translations from the German and the French, by Vladimir Rus, Ph.D., and Denise Boneau*, Madison, Connecticut, International Universities Press, 1988. Y figurant un dixième de tous les comptes-rendus des écrits de Freud. Même si Kiell est clairement biaisé et considère que la psychanalyse est la seule « théorie complète de la nature humaine dont nous disposons » (p. 28). Une façon comme une autre de renier 25 siècles d'histoire.

Plus récemment, trois textes se démarquent. L'introduction à une des dernières éditions françaises de *Totem et tabou* en est le premier¹². Elle porte le défaut d'analyser le travail de Freud à partir d'une position épistémologique, méthodologique et, en somme, psychanalytique, non seulement idéalisé, mais chargée d'idéologie. Cette idéologie correspond au postulat selon lequel le dispositif narratif de *Totem et tabou* et l'écriture même de Freud, sont analytiques, ou psychanalytiques. Cette introduction propose une thèse où aucune distance n'existe entre pensée, transfert, parole et écriture. Voici : « C'est bien là le propre et l'efficace du transfert, que l'énonciation redouble en son acte l'énoncé qu'elle supporte, qu'une parole qui parle d'un acte soit cet acte dans le moment de sa profération » (16). De même, elle réclame la vérité de ce qui est exposé dans *Totem et tabou* au nom du fonctionnement psychique de Freud, fonctionnement qui épouserait ce qu'il expose. Et, encore à la fin : « *Totem et tabou*, mythe qui parle d'un acte, réalise cet acte dans son énonciation même : pour l'homme Freud et pour la pensée scientifique » (52). Le « fonctionnement psychique de Freud », mot d'ordre plutôt qu'élément d'analyse, identifié à son écriture s'organisent en système clos. Ainsi, la psychanalyse se propose en tant que science mystique, ésotérique et exotérique¹³. Ce qui est peu judicieux, car la tâche d'analyser est dès lors abandonnée. Il est remarquable que dans cette préface aucune référence ne soit faite aux racines freudiennes plongeantes dans l'œuvre de Frazer, ni à la difficulté des thèses de Robert Smith ou d'Atkinson. Chaque déclaration de Freud est prise au comptant. Que telle entreprise ou tel événement soient les plus osés de son œuvre ou de son existence, voilà des déclarations dramatiques auxquelles Freud revient souvent. Pourtant, dans sa démarche méthodique, cette introduction a un mérite majeur : elle expose, pour la première fois en français à ma connaissance, les thèses de Kroeber, premier grand critique de Freud du point de vue de l'anthropologie. Ces thèses figurent dans cette introduction pour être critiquées selon cette perspective qui identifie processus psychique, style littéraire et analyse, sans aucun espace de respiration,

¹² F. Gantheret, "Un Acte", *Totem et tabou : Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés*, Paris, Gallimard, 1993, traduction de M. Weber, pp. 9-52.

¹³ Voir, Prado de Oliveira, *Les pires ennemis de la psychanalyse*, Montréal, Liber, 2009, p. 23.

version élargie des thèses présentes dans « quand dire c'est faire ». Elles y sont exposées de manière indifférenciée et amputées de l'une d'entre elles.

Kroeber est l'élève le plus brillant de Franz Boas et un des fondateurs de l'anthropologie nord-américaine. Jones essaye de discréditer son analyse, en le qualifiant « d'incrédule » à l'égard de Freud. Or, Kroeber présente en ordre quelques 11 points critiques de *Totem et tabou*, auxquels s'ajoutent quelques remarques générales sur la méconnaissance par Freud de la littérature anthropologique sur les sujets dont il traite. Six de ces points critiques s'attaquent aux thèses fondatrices de la démarche freudienne et cinq autres se situent à l'intérieur même de cette démarche. Ces cinq points ne sont pas pertinents ici et ils peuvent se résumer dans l'observation que l'hypothèse freudienne ne met nullement fin à l'ambivalence des membres de la horde primitive et ne met aucunement fin aux convoitises sexuelles des membres de la horde à l'égard des femmes, sauf à supposer qu'ils se contenteraient de l'homosexualité ou de l'abstinence sexuelle. Et, effet, les thèses de Freud négligent de manière systématique le rôle des mères et des sœurs dans la horde et ailleurs. Le père freudien de la horde primitive, sans alliés ni alliances, a dû souffrir d'une insomnie permanente et protectrice. Les six arguments critiques sont les suivants :

- d'abord, Darwin, Robert Smith et Atkinson n'ont jamais prétendu transformer en thèse ce qui n'était que conjecture ;
- ensuite, l'hypothèse de Robert Smith a été circonscrite aux cultures méditerranéennes, et, nous pouvons ajouter, à la seule aire sémitique, car il n'est pas évident que les anciens sacrifices grecs aient relevé de la même logique ;
- troisièmement, aucune relation n'a jamais été établie, ni même en hypothèse, entre le totémisme et le sacrifice de sang, ni que les cultures sémitiques aient été totémiques ;
- quatrièmement, il est loin d'être établi que l'exogamie et l'abstinence de consommation soient des règles générales du totémisme ;
- cinquièmement, à supposer que ces tabous soient reliés au totémisme, il n'a pas été établi qu'ils constituent les interdits généralisés et archaïques.

- Enfin, la transmission phylogénétique est un postulat, plutôt qu'une véritable explication. L'exemple que sert à Kroeber ici est la comparaison de la démarche freudienne est celui d'un astronome qui aurait proposé que le centre de l'univers est Sirius et qu'ensuite voudrait réorganiser toutes nos connaissances du cosmos à partir de ce point de vue. C'est ce point qui est ignoré dans cette introduction à *Totem et tabou*.

Et, pourtant, ce point est central : Freud ne procède pas seulement à un remaniement de sa théorie des pulsions, qui ne possèdent pas d'objets aprioristiques. Il réordonne l'ensemble de la vie psychique, l'appareil à penser et même le langage à un seul des facteurs qui pourraient être à leur origine. Une thèse admissible lorsque elle se situe parmi d'autres devient insensée, quand elle est totalitaire.

Kroeber critique aussi Freud du fait du caractère insidieux et biaisé de son argumentation. Les différents chapitres de *Totem et tabou* n'obéissent à aucune séquence logique, mais sont constitués plutôt d'un empilement de faits déjà connus ou discutés en vue d'impressionner le lecteur. Le dernier chapitre, où Freud avance de manière mélodramatique sa thèse au sujet du meurtre du père ne correspond en rien à son titre de « Retour infantile du totémisme ». Enfin, l'hypothèse d'une isomorphie entre l'infantile, le sauvage et le névrose – auxquels nous pouvons ajouter le féminin – est infondée, affirme Kroeber. Produit d'un certain romantisme étendu aux sciences humaines et sociales, je complète.

Alors que l'introduction à cette édition française de 1993 va du romantisme au piétisme, y compris dans son caractère hagiographique, deux récentes lectures nord-américaines situent *Totem et tabou* selon des perspectives nouvelles. L'un d'entre eux situe ce texte parmi les textes dits techniques de la même époque, « Recommandations aux médecins qui pratiquent la psychanalyse » et « La dynamique du transfert »¹⁴. L'autre situe *Totem et tabou* dans la perspective de la différenciation progressive qui a eu lieu dès la fin du 19^{ème} siècle et tout au

¹⁴ W. I. Grossman, (1998), "Freud's Presentation of 'The Psychoanalytic Mode of Thought' in Totem and Taboo and His Technical Papers," *International Journal of Psycho-Analysis*, 79: 469-486.

long du 20^{ème} siècle entre les branches des sciences humaines et sociales. L'auteur pose ses prémisses et son problème : « Dans ce bref essai j'examine les raisons pour lesquelles *Totem et tabou* a été si important pour Freud, comment il a été reçu par les anthropologues et comment il s'est fait qu'il semble avoir complètement disparu du canon psychanalytique. Qu'est-ce que le destin de *Totem et tabou* nous apprend non seulement sur les idées du livre lui-même, mais aussi sur la psychanalyse en général¹⁵? » Quant à l'anthropologie, ses réponses renvoient au livre de Kiell, déjà mentionné. L'auteur avance aussi d'autres considérations au sujet de l'épistémologie et de la différenciation de la recherche propres au 20^{ème} siècle. Elle propose quelques réponses à la question de la disparition de l'intérêt envers *Totem et tabou* :

- D'abord, la pensée contemporaine penche vers des études empiriques serrées plutôt que vers des reconstructions conjecturales grandioses de l'histoire imaginaire et vers des généralisations sur la pensée ;
- Ensuite, le complexe d'Œdipe est généralement accepté aujourd'hui et nous n'éprouvons aucun besoin de le justifier à partir de reconstructions historiques dogmatiques ;
- Troisièmement, les prédispositions innées sont aussi généralement admises aujourd'hui, mais l'idée de l'héritage d'un souvenir spécifique préhistorique est devenue encore moins acceptable ;
- Enfin, même si beaucoup de psychanalystes gardent encore l'ambition de développer une théorie générale de la pensée et d'élargir ses thèses à l'ensemble de l'humanité, partout, depuis toujours et pour toujours, la plupart des psychanalystes aujourd'hui sont devenus précautionneux au sujet de généralisations qui puissent paraître ridicules aux chercheurs d'autres disciplines :
- L'aspect clinique de la psychanalyse s'est affirmé au détriment de son application à d'autres champs. La psychanalyse appliquée va de pair avec la réimportation de ce qu'elle exporte auparavant, démarche caractéristique de *Totem et tabou*.

¹⁵ E. B. Spillius, (2000), "Totem and Taboo and Professional Correctness", dans, *Changing Ideas In A Changing World: The Revolution in Psychoanalysis*, p. 179-188.

Totem et tabou, un produit symptomatique¹⁶

Ce sont des thèses importantes et intéressantes. Ce que je veux souligner néanmoins est que l'ensemble des revues critiques de *Totem et tabou*, ainsi que les discussions qui s'en sont suivies, jusqu'à l'introduction de cette dernière édition française sont curieuses :

a) Elles montrent toutes une remarquable ignorance du travail de Frazer en général et du détail des hypothèses de Darwin en particulier. Elles méconnaissent le caractère absolument isolé des contributions de Robert Smith et d'Atkinson. Sans exception, elles acceptent les inversions temporelles proposées par Freud. L'œuvre monumentale de Frazer, en particulier, est importante pour la compréhension de *Totem et tabou* non seulement parce que Freud la cite si abondamment, mais aussi parce qu'elle permet de comprendre la méthodologie qui a inspiré Freud et qu'il fait sienne : sont cités dans le désordre journaux de voyage, découpes de journaux, comptes-rendus de conférences, tout s'empile, se mêle et se confond avec quelques ouvrages savants. De même, Freud aligne les exemples tirés de Frazer au sujet des maoris, ses propres observations cliniques, ce qu'il a lu au sujet de la famille royale anglaise, des considérations puisées dans Kant, des allégations de seconde main sur des philosophes grecs.

b) Elles ne présentent aucune description de ce que fait Freud, ni de la méthodologie ou l'appareil critique qu'il mobilise dans son texte.

c) Aucune ne décrit un totem en tant qu'objet à partir duquel s'organiserait le totémisme. Et, pourtant, un totem ne se prête à une interprétation unique : il peut être mortuaire ou commémoratif ou encore se réduire à un cercueil en position verticale ou à un simple poteau peint de différentes couleurs. Un totem peut être composé de l'empilement de représentations d'animaux, d'objets, de scènes historiques, imaginaires ou de rêves, ainsi que de représentations humaines. Il est fait de bois, de pierre, de coquillages ou de tout autre matériel. Je reviens ainsi à mon premier argument : une fois établie la prémisse que la pulsion n'a

¹⁶ « Totem et tabou, un produit névrotique », *L'Unebêvue*, n° 6, printemps 1995.

pas d'objet préalablement défini, ou du moins que bon nombre de pulsions n'ont pas d'objets, il n'y a aucune raison de réduire leur champ d'incidence. La surdétermination implique toute sorte d'élargissement.

Totem et tabou est un texte symptomatique. Freud a formulé l'hypothèse fructueuse qui voit dans le symptôme une formation de compromis, soumise à des déplacements et des condensations. Compromis entre l'amour et la haine, entre le masculin et le féminin, a-t-il formulé. Ainsi, de déplacement en sublimation, sa haine envers Jung, assez explicite, fait que *Totem et tabou* soit écrit contre lui et sa conception du complexe d'Œdipe, de manière à l'enraciner dans l'histoire de l'humanité et de fonder sa généralisation. Lors de l'embarquement de Freud, Ferenczi et Jung vers l'Amérique, ce dernier s'est présenté à leur point de ralliement en apportant des nouvelles qui ont provoqué l'évanouissement de Freud et, au réveil, sa déclaration que Jung souhaitait sa mort. C'était une interprétation que Freud donnait souvent, dès qu'un conflit se profilait. Il faisait ainsi une modalité d'interprétation que Rank fondera en théorie, c'est-à-dire l'interprétation *hic et nunc*, qui motivera leur séparation, car Freud la rejette quand elle provient de Rank. Jung a rapporté à Freud la nouvelle de la découverte de momies dans les tourbières du nord de l'Allemagne, conservées naturellement par les conditions climatiques et biochimiques.

Cette découverte fonde la naissance de la paléanthropologie, dont des signes précurseurs existaient déjà. Voici les conclusions des paléanthropologues : « Lorsqu'on examine le sexe ou l'âge des personnes éliminées ou sacrifiées dans les divers événements néolithiques dont l'archéologie a retrouvé la trace, on remarque que les femmes et enfants constituent les victimes les plus fréquentes. (...) On peut penser aussi que certains conflits entre communautés se soldaient par des rapt de femmes et d'enfants dont on pouvait ensuite se défaire en les massacrant. » Dans une fosse où se trouvent pas moins de sept cents « fragments de crânes mêlés à des ossements humains et animaux, ces restes de calottes appartenaient, pour l'essentiel, à des enfants. Des traces de découpe ont été observées sur quelques-unes de ces pièces, indice que certains sujets ont pu être consommés¹⁷. » Les mêmes témoignages ressortent de nombreux sites

¹⁷ J. Guilaine et J. Zammit, « *Les sentiers de la guerre : visages de la violence préhistorique* », Paris, Seuil, 2001, pp. 176-177. Nous devons pas oublier que la

archéologiques : dans un contexte de cannibalisme répandu, jeunes femmes et enfants ont été des proies recherchées pour la qualité de leur chair. Dans un contexte de sacrifice rituel, des pratiques eugéniques avaient cours et c'étaient alors les enfants malformés ou des sujets malades, blessés ou marginalisés, qui étaient choisis. Ce ne sont pas les traces de découpe à elles seuls qui témoignent des pratiques cannibaliques, car dans la période du Bronze ancien les sociétés pastorales pratiquent le décharnement des corps avant de déposer les ossements dans une tombe collective¹⁸. Plus précisément, la manière de traiter les dépouilles, préservées dans des ossuaires ou laissées à l'abandon avec des carcasses d'animaux et autres restes alimentaires, souligne le caractère cannibalique de l'usage des chairs.

Plus tard, au cours de l'époque historique, les exemples de pères qui tuent leurs filles sont nombreux ; ceux de pères qui tuent leurs fils presque autant, mais bien plus rares ceux de fils qui tuent leurs pères ou mères. Il est curieux de signaler que Freud cherche ses fondements du côté d'une anthropologie très marginale, mais néglige la Bible, où les premiers meurtres se produisent dans la fratrie. Le meurtre du père et de la mère est toujours considéré un crime, mais le meurtre d'enfant est souvent sacrificiel et celui d'une petite fille est même banal, sauf exception¹⁹.

Le nom de Jung et le conflit entre Freud et celui-là même qu'il a nommé son dauphin recouvre d'autres conflits et d'autres formations de compromis. « L'histoire à dormir debout » du meurtre du père permet à Freud d'importer à peu de frais pour la psychanalyse le noyau du roman de Dostoïevski et la philosophie de Nietzsche, pourtant d'autant plus rejetés que Freud s'approprie leurs thèmes. Elle lui permet encore de se débarrasser de la mythologie biblique liée à Abraham et à la menace de meurtre de son fils Isaac. Se débarrasser du patriarche juif est essentiel l'attaque le christianisme. Faut-il souligner que

condamnation du cannibalisme est très tardive et qu'elle cède quand les conditions alimentaires l'imposent. Nos ancêtres étaient bien moins sensibles que nous. La fosse donnée en exemple est loin d'être un cas unique.

¹⁸ H. Dridi et A. Tenu, « Honorer les morts », dans P. Bourdreuil, F. Briquel-Chatonnet et C. Michel, *Les débuts de l'histoire : le Proche-Orient, de l'invention de l'écriture à la naissance du monothéisme*, Paris, Éditions de la Martinière, 2008, pp. 365-367. À noter que l'apparition du monothéisme est étroitement dépendante du surgissement de l'écriture, dont elle dépend.

¹⁹ P. Charlier, *Male mort : morts violentes dans l'Antiquité*, pp. 54-57 ; 291-293.

« religion » est un terme sous lequel Freud entend essentiellement le christianisme, par exemple dans son texte sur *Avenir d'une illusion* ? Ainsi, la légende du meurtre du père comporte plusieurs couches de surdétermination : relations et conflits personnels, rejet du judaïsme abrahamique comme préalable à l'exaltation du judaïsme de Moïse, attaque du christianisme, religion de Jung, sensée auparavant protéger.

Kardiner, Thomas Mann, Lacan, Lévi-Strauss

Le trajet de *Totem et tabou* dans l'œuvre de Lacan est assez remarquable en ceci qu'il synthétise son trajet au siècle dernier. Lacan passe de la constatation du caractère problématique de ce texte à son idéalisation, qui sert déjà à une autre théorie. Dans un premier temps, Lacan écarte tout débat autour de Freud et toute la tension interne à son texte pour ne retenir que quelques éléments :

1) Lacan s'intéresse aux thèses de Freud sur le totémisme dès 1938, et les critique :

« Même si cette construction n'était ruinée par les seules pétitions de principe qu'elle comporte – attribuer à un groupe biologique la possibilité, qu'il s'agit justement de fonder, de la reconnaissance d'une loi – ses prémisses prétendues biologiques elles-mêmes, à savoir la tyrannie permanente exercée par le chef de la horde, se réduiraient à un fantôme de plus en plus incertain à mesure qu'avance notre connaissance des Anthropoïdes. Mais surtout les traces universellement présentes et la survivance étendue d'une structure matriarcale de la famille, l'existence dans son aire de toutes les formes fondamentales de la culture, et spécialement d'une répression souvent très rigoureuse de la sexualité manifestent que l'ordre de la famille humaine a des fondements soustraits à la force du mâle. » (*Les complexes familiaux en pathologie*).

2) Lacan considère ensuite *Totem et Tabou* comme vicié par un « cercle mythique », même si ce texte fonde le lien entre culpabilité et idéal du moi ;

3) Freud, le médecin, paye avec *Totem et tabou*, sa dette à l'égard de la psychologie sociale ;

4) Ce faisant, Lacan souligne, que Freud a voulu « démontrer dans le crime primordial l'origine de la Loi universelle. A quelque critique de méthode que soit sujet ce travail, l'important était qu'il reconnût qu'avec la Loi et le Crime commençait l'homme... » ;

5) Loi universelle d'inspiration kantienne qui deviendra, quelque temps après, « primordialité de ce signifiant que représente la paternité au-delà des attributs qu'elle agglutine et dont le lien de la génération n'est qu'une part » ;

6) Mais *Totem et tabou* apparaît bien comme une œuvre du 19^{ème} siècle, affirme Lacan, tout en l'idéalisant, car, contrairement à ce qu'il affirme, les « ethnologues d'aujourd'hui » depuis longtemps ne s'inclinent plus devant cet écrit²⁰.

En effet, cinq ans plus tard, Lévi-Strauss, réaffirme l'analyse constante de l'école anthropologique de langue anglaise, dont témoigne le recueil d'articles de Radcliffe-Brown : le totémisme n'existe pas ; les coutumes ont pour finalité de satisfaire les besoins des sociétés, et non ceux des individus ; les institutions primitives ont des fonctions de réduction des conflits et de coopération en vue d'organiser la tâche impérative de la survie²¹. Le « père de la horde primitive » n'aurait eu aucune fonction collective. Si, avec le temps, Kroeber a atténué sa position par rapport à Freud, Lévi-Strauss a au contraire durci la sienne. Même si ses raisons de le faire ne sont pas toutes acceptables, le fait est que sa position contredit l'allégation de Lacan. Il reste que si le totémisme n'existe pas, dans le sens d'un ensemble de règles à peu près cohérentes malgré leur dispersion parmi les populations de la planète, les totems, eux, existent bien, malgré leurs variations.

Curieusement, nous pouvons ici revenir à Freud et à l'inspiration qu'il prend auprès de Kant : le tabou n'est rien d'autre que l'impératif catégorique, ou peut

²⁰ J. Lacan, (1948), « L'agressivité en psychanalyse » ; (1950), « Introduction théorique aux fonctions de la criminologie en psychanalyse » ; (1957), « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 » ; (1957) « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 117, 130, 459 et 519, respectivement.

²¹ R. Radcliffe-Brown, (1952), *Structure et fonction dans la société primitive*, Paris, Minuit, 1969 ; C. Lévi-Strauss, *Le totémisme aujourd'hui*, Paris, Puf, 1962, pp. 104-107.

l'expliquer, où à lui s'identifier²². Jung était devenu tabou pour Freud, mais Frazer l'était tout aussi bien, car il n'appréciait pas la psychanalyse. L'œuvre de Frazer a été un fétiche pour Freud, autant qu'il était phobique de celle de Jung. Le dernier mot de cette aventure de *Totem et tabou* revient néanmoins à la clinique. Il serait bien entendu naïf ou malhonnête de prétendre que les analysants confirment ce caractère fondateur du « meurtre du père », même si nous le considérons comme un simple « opérateur logique ».

Totem et tabou possède un texte précurseur, qui est celui du multiple exposé du cas d'Ernest Lanzer, dit l'Homme aux rats. Ce patient dévoile à Freud l'existence du fantasme du meurtre du père. Immédiatement après le début de cette cure Freud prend des notes chaque soir à son sujet. Ensuite, il réduit son rythme de prise de notes à deux ou trois fois par semaine²³. Le 30 octobre 1907, un mois après le début de sa cure, ce qui montre l'excitation de Freud avec son nouveau patient, et encore le 6 et le 20 novembre, dans les deux mois suivants, à plusieurs reprises, il en fait le thème de ces exposés ou de ces interventions à la Société psychanalytique de Vienne. Freud y revient encore le 22 janvier et le 8 avril 1908. Lors du premier congrès psychanalytique international, le 27 avril 1908, à Salzbourg, Freud change son projet de présentation d'un cas d'hystérie chez un garçon de cinq ans, « le petit Hans », et présente, à la place, « l'homme aux rats ». D'après Jones, il parla sans s'arrêter pendant quatre heures, ce qui fait de lui un des orateurs les plus tenaces de l'histoire et, de ce cas, l'objet de l'intérêt public le plus soutenu de la part de Freud. Cette cure se poursuit encore pendant une année après cette conférence. Il travaille son texte pendant un mois, entre juin et juillet 1909, et l'envoie aussitôt à l'éditeur, qui le publie immédiatement. À l'origine, le titre du récit est *Aphorismes sur la névrose obsessionnelle*. Lorsqu'il est envoyé à l'éditeur, il porte son titre définitif. Entre les notes de son Journal de son analyse et la rédaction définitive du cas, la mère d'Ernest Lanzer disparaît complètement de la vie de son fils, cédant toute sa place au père. Ainsi était Freud. L'épisode où il accuse Jung de vœux de mort à son égard est immédiatement postérieur à la fin de la rédaction du cas de Lanzer.

²² S. Freud, (1912-1913), *Totem et tabou*, Paris, Gallimard, 1993, traduction de M. Weber, pp. 65, 108, 175

²³ S. Freud, *L'Homme aux rats: Journal d'une analyse*, Paris, Puf, 1974, traduction de . E. R. Hawelka et P. Hawelka, pp. 9-27.

Les thèmes choisis par Freud pour la rédaction de son exposé – le complexe paternel, qui cesse d'être un complexe parental, l'attitude envers la réalité, la superstition, la mort – ainsi que l'excitation qui accompagne leur rédaction, similaire à celle qui envahit la rédaction du « retour infantile du totémisme » et qui empêche toute précaution méthodologique, rapprochent les deux textes.

Voici que l'étude de *Totem et tabou* se conclue avec le témoignage d'un autre patient de Freud, plus d'un demi-siècle plus tard. Kardiner, au cours de son analyse, a interrogé Freud au sujet de ces thèses.

« Il considérait comme son privilège de me dire un jour, alors que je discutais sa théorie du parricide original (*Totem et tabou*) : “Oh, ne le prenez pas trop au sérieux. C'est quelque chose dont j'ai rêvé dans un après-midi pluvieux de dimanche.” Mais, ensuite, si on ne le prenait pas au sérieux, il vous coupait la tête. Je ne savais pas dans quel sens ça allait. “Bien”, il disait, “c'était juste une idée” ; mais si on s'opposait à lui, on se mettait dans des troubles sérieux²⁴.” »

Car avec Freud, la rigueur se confond avec l'entêtement et l'esprit de contradiction avec l'obstination, même alors qu'il ne croit plus à ce qu'il a un jour proposé.

« Le charme extraordinaire de l'ouvrage peut s'expliquer de diverses façons. Tout d'abord c'est, sans conteste, d'un point de vue purement artistique, le plus éminent des travaux de Freud, et, d'après sa structure et sa forme littéraire, un chef-d'œuvre appartenant à tous les grands exemples d'essais en langue allemande. Il ne s'agit pas d'un miracle, et pourtant il y a là quelque chose d'énigmatique. ... C'est là le monde des choses qu'on n'exprime point, à moins de les exprimer bien – le monde des poètes et des écrivains. C'est à lui qu'appartient cet ouvrage, qui n'est pas seulement l'œuvre d'un savant, mais un fragment de la littérature universelle. »
Thomas Mann – « La place de Freud dans l'histoire de la pensée moderne »

²⁴ A. Kardiner (1977), *My Analysis with Freud: Reminiscences*, New York, Norton, dans B. Lohser et P. Newton, *Unorthodox Freud*, New York, London, The Guilford Press, 1996, p. 36. Ma traduction ici.

Cette dernière mise à l'écart mérite, quant à elle, de remarques particulières. Nous nous avançons trop vite quand nous mentionnons « la découverte freudienne du complexe d'Œdipe ». L'héros grec est un personnage présent dans la culture occidentale, qu'il marque profondément, pendant des siècles. Corneille donne au théâtre son « Œdipe » en 1659. Voltaire en 1718. En 1806, François-Xavier Fabre présente son tableau « Œdipe et le Sphinx ». Ingres reprend le thème deux ans plus tard, en gardant le même titre. Gustave Moreau présente en 1864, au Salon des Beaux Arts de Paris, son tableau gardant toujours le même titre. Ce tableau lui vaut immédiatement un succès mondial. Un critique de génie le commente : le Sphinx est l'étreinte d'une question²⁵. Étreinte assez érotique, pour être sûr. En 1878, Moreau présente « le Sphinx deviné » et, dix ans plus tard « Œdipe voyageur ou l'égalité devant la mort ». Une exposition toujours à Paris en 1906, consacre l'ensemble des tableaux de ce peintre au sujet d'Œdipe, comportant également plusieurs aquarelles ou dessins sur ces thèmes réalisés dans ces moments libres entre ses toiles majeures. D'autres nombreuses pièces, de théâtre, de peinture, de sculpture, gardent vivante la légende d'Œdipe²⁶. Ainsi, la « découverte » de Freud, pour génial qu'elle soit, n'arrive pas comme un éclair sur un ciel serein. Elle correspond à la transcription dans l'expérience clinique et dans l'autoanalyse d'une expérience sociale et esthétique séculaire et surdéterminée.

À un autre extrême, et loin de sa relation avec la tragédie grecque, *Totem et tabou* a été autrement considéré. Les critiques et éloges faits à ce livre ont été soigneusement documentés, notamment avec la première appréciation de fond faite par un anthropologue, Kroeber²⁷. La problématique du totémisme a été assignée au seul XIX^{ème} siècle et écartée ainsi des préoccupations fondamentales

²⁵ J. Barbey d'Aurevilly, « Des tendances de l'art contemporain à l'occasion de l'exposition des Beaux-Arts, Lamour de l'art, Paris, Séguier, 1993, p. 123.

²⁶ J'ai déjà mentionné cette multiplicité de sources de Freud. Voir mon Ferenczi, la psychanalyse autrement, Armand Colin, 2011, p. 59, où je montre les recherches entreprises à ce sujet, notamment R. Armstrong, *Œdipus as evidence: The Theatrical Background to Freud's Œdipus Complex*, Department of classical and modern languages, University of Houston, Texas, <http://www.clas.ufl.edu/ipsa/journal/articles/psyart1999/oedipus/armstr01.htm>.

²⁷ N. Kiell (1988), *Freud Without Hindsight. Reviews of His Work (1893-1939)*, Madison, Connecticut, International University Press, pp. 387-418, translations from the French by D. Boneau and from German by V. Rus.

de l'anthropologie²⁸. Il en a été autant de l'effort de Freud d'expliquer le totem et le tabou. Plus récemment, une critique plus systématique a été faite : d'un point de vue éthologique, les hypothèses à visée anthropologique de Darwin et de Robertson Smith, sur lesquelles Freud s'est si lourdement appuyé, se sont révélées n'avoir aucun fondement ; il en est autant de l'hypothèse phylogénétique, complètement anéantie par les recherches en génétique ; l'hypothèse psycho-anthropologique selon laquelle il y aurait des peuples « primitifs » dont la pensée serait proche de celle des enfants des sociétés supposées développées a, elle aussi, été complètement démolie ; l'ambivalence n'est pas un concept freudien, mais une notion qu'il prend à Bleuler et qu'il entend appliquer aux peuples, alors qu'elle était réservée à la psychopathologie.

²⁸ C. Lévi-Strauss (1962), *Le totémisme aujourd'hui*, Paris, PUF, 2009.